

A photograph of a winter landscape. A snow-covered path leads from the foreground into the distance, flanked by snow-covered fields and some bare trees. The sky is filled with soft, grey clouds, suggesting an overcast day. The overall mood is quiet and serene.

Marie Laberge

Revenir de loin

roman

Boréal Extrait de la publication

Les Éditions du Boréal
4447, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2J 2L2
www.editionsboreal.qc.ca

REVENIR DE LOIN

ŒUVRES DE MARIE LABERGE

ROMANS

Aux Éditions du Boréal

- Juillet*, 1989 (collection « Boréal compact », 1993) ; Paris, Anne Carrière, 2005
Quelques Adieux, 1992 (collection « Boréal compact », 1997) ; Paris, Anne Carrière, 2006
Le Poids des ombres, 1994 (collection « Boréal compact », 1999)
Annabelle, 1996 (collection « Boréal compact », 2001)
La Cérémonie des anges, 1998 (collection « Boréal compact », 2004)
Gabrielle. Le Goût du bonheur I, 2000 (édition poche, 2006) ; Paris, Anne Carrière, 2003
Adélaïde. Le Goût du bonheur II, 2001 (édition poche, 2006) ; Paris, Anne Carrière, 2003
Florent. Le Goût du bonheur III, 2001 (édition poche, 2006) ; Paris, Anne Carrière, 2003
Sans rien ni personne, 2007

THÉÂTRE

- C'était avant la guerre à l'Anse-à-Gilles*, VLB éditeur, 1981 ; Boréal, 1995
Ils étaient venus pour..., VLB éditeur, 1981 ; Boréal, 1997
Avec l'hiver qui s'en vient, VLB éditeur, 1982
Jocelyne Trudelle trouvée morte dans ses larmes, VLB éditeur, 1983 ; Boréal, 1992
Deux Tangos pour toute une vie, VLB éditeur, 1985 ; Boréal, 1993
L'Homme gris suivi de Éva et Évelyne, VLB éditeur, 1986 ; Boréal, 1995
Le Night Cap Bar, VLB éditeur, 1987 ; Boréal, 1997
Oublier, VLB éditeur, 1987 ; Boréal, 1993
Aurélie, ma soeur, VLB éditeur, 1988 ; Boréal, 1992
Le Banc, VLB éditeur, 1989 ; Boréal, 1994
Le Faucon, Boréal, 1991
Pierre ou la Consolation, Boréal, 1992
Charlotte, ma soeur, Boréal, 2005

Pour en savoir plus : www.marielaberge.com

Marie Laberge

REVENIR DE LOIN

roman

Boréal

© Productions Marie Laberge inc. 2010

Toute ressemblance avec des personnes ou des faits réels ne peut être que fortuite.

Dépôt légal : 4^e trimestre 2010
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia

*Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et de Bibliothèque et Archives Canada*

Laberge, Marie

Revenir de loin

ISBN 978-2-7646-2071-7

I. Titre.

PS8573.A168R48 2010 C843³.54 C2010-941584-1

PS9573.A168R48 2010

*À mon amie, Micheline Bernard,
pour tous ces rires que nous avons partagés,
pour tous ces moments de peine
que l'amitié nous a permis de traverser.*

Remerciements

Ces pages contiennent certains aspects techniques que je ne pouvais traiter à la lumière de mes seules connaissances. Je fais référence au coma, à ses conséquences si variables et à ses effets à long terme, tout aussi surprenants. Je pense également aux problèmes liés à l'amputation. Sans le docteur Lucie Opatrny et les précieux conseils d'Anabelle Dulude, infirmière, j'aurais fort probablement erré. Je tiens à les remercier chaleureusement.

Merci aussi à Johanne de Montigny qui m'a éclairée plus d'une fois, et à ma nièce, Catherine Laberge, qui m'a offert sa science du divorce.

Je veux souligner la patience des employés de l'état civil (Directeur de l'état civil) qui ont bien voulu étudier avec moi le cas particulier illustré dans mon roman. En particulier, mesdames Louise Brochu et Ghislaine Parent.

Enfin, depuis plus de quinze ans, Jean-Pierre Leroux révise la plupart de mes romans avec un soin exemplaire. Sans son souci de l'exactitude, sans sa connaissance approfondie de la langue, mes romans ne seraient pas ce qu'ils sont. Je veux le remercier de me pousser sans relâche dans la voie de la précision et du travail bien fait. Je lui dois des doutes ravageurs quant à la qualité de mon style et de longues heures d'hésitations et d'inévitables recommencements. Et je lui en suis reconnaissante.

S'il subsiste des erreurs, ce ne sera certainement pas attribuable aux personnes qui m'ont généreusement conseillée, mais bien à un besoin généré par la fiction ou par mon entêtement.

M.L.

*Qu'est-ce qu'on peut pour notre ami
au loin là-bas
à longueur de notre bras*

*Qu'est-ce qu'on peut pour notre ami
Qui souffre une douleur infinie.*

*Qu'est-ce qu'on peut pour notre cœur
Qui se tourmente et se lamente*

*Qu'est-ce qu'on peut pour notre cœur
Qui nous quitte en voyage tout seul*

*Que l'on regarde d'où l'on est
Comme un enfant qui part en mer*

*De sur la falaise où l'on est
Comme un enfant qu'un vaisseau prend*

*Comme un bateau que prend la mer
Pour un voyage au bout du vent*

*Pour un voyage en plein soleil
Mais la mer sonne déjà sourd*

*Et le ressac s'abat plus lourd
Et le voyage est à l'orage*

REVENIR DE LOIN

*Et lorsque toute la mer tonne
Et que le vent se lamente aux cordages*

*Le vaisseau n'est plus qu'une plainte
Et l'enfant n'est plus qu'un tourment*

*Et de la falaise où l'on est
Notre regard est sur la mer*

*Et nos bras sont à nos côtés
Comme des rames inutiles*

*Nos regards souffrent sur la mer
Comme de grandes mains de pitié*

*Deux pauvres mains qui ne font rien
Qui savent tout et ne peuvent rien*

*Qu'est-ce qu'on peut pour notre cœur
Enfant en voyage tout seul
Que la mer à nos yeux déchira.*

HECTOR DE SAINT-DENYS GARNEAU
Poésies

Chapitre un
Ouvrir les yeux

Jour 1

« Ouvrez les yeux! »

Jamais de la vie! Laissez-moi tranquille!

« Vous êtes hors de danger, vous m'entendez? Ça prendra le temps que ça prendra, mais vous êtes sur la bonne voie. Je vais faire prévenir votre famille. Madame Mailloux... Essayez d'ouvrir les yeux ou de serrer ma main, même un peu. Vous m'entendez? »

Évidemment que je vous entends! Vous me terrorisez avec vos bonnes nouvelles, et y faudrait en plus que j'agite la queue comme un bon chien? Lâchez ma main! Lâchez-moi!

« Bon! Ce n'est pas franc ni très net, mais je prends ça pour un bonjour. Vous revenez de loin, vous savez. Vos forces vont se refaire petit à petit. J'ai bon espoir que presque tout va revenir en état. On ne vous laisse pas, on s'occupe de vous. À partir de maintenant, on sait mieux où on va. On va se battre! »

Presque tout... ben oui! Presque... ça fait rêver, y a pas à dire!

« Madame Mailloux, on essaie encore, voulez-vous ? Ouvrez les yeux. Un petit effort. Après, vous pourrez vous reposer. Non ? Alors, un peu plus tard, en fin de journée, je repasserai. C'est déjà très encourageant, vous savez. Bonne journée... Ah oui : je suis le docteur Therrien, votre médecin. Vous êtes à l'hôpital et nous sommes le 18 janvier 2008. À plus tard ! »

Elle est seule, maintenant, elle le jurerait. La qualité du silence. Le ronronnement d'un appareil tout près de sa tête, l'air qui se dépose, qui cesse de s'agiter.

Donc, elle n'est pas morte. Le docteur Therrien n'est pas le concierge du paradis — avec un nom pareil, ce serait un comble — et ouvrir les yeux n'est pas une étape pour accéder à l'au-delà.

Elle vit. Elle respire. Elle est là, étendue dans un lit anonyme, sans mémoire, sans espoir, sans douleur. Comme une roche.

Elle vit, et tout ce qu'elle sait, c'est qu'elle aimerait mieux pas.

Elle s'appelle madame Mailloux, elle doit avoir un corps, même si elle ne le sent pas. Une famille aussi, puisque le médecin a parlé de la prévenir.

Tout le monde a une famille. On vient de quelque part, on a des racines, des liens avec des gens qui nous importent ou qui devraient nous importer.

Si elle pouvait, elle sourirait... « Prévenir sa famille » ! Et où sont-ils donc, ces gens concernés par sa santé ? Elle reconnaît le concept, ce que le mot famille évoque, mais aucun visage, personne ne s'impose à sa mémoire.

Depuis combien de temps est-elle là, à faire la planche sur l'océan du néant ? À n'être rien ? Janvier 2008. Ça ne lui dit rien. Ça pourrait tout aussi bien être 2022 que 1926, quelle importance ? Le temps l'indiffère. Celui qu'il fait, celui qui passe.

Rien. Voilà ce qu'elle sent, comment elle se sent. Il a beau dire qu'elle revient de loin, le docteur Therrien, elle est revenue vide. Vide et fâchée d'entendre cette agitation autour d'elle, de

percevoir cette attente, de se savoir couchée là, au point mort, mais quand même vivante.

Si elle a une volonté, si un désir l'habite, c'est celui de reculer dans l'état ouaté, sourd, aveugle d'où elle vient. Retourner dans le rien et redevenir en harmonie. Elle veut flotter et ne pas être. L'inconscience béate et bienheureuse. L'esprit fermé, le cœur gelé et le corps absent. Sans lien avec quiconque, même pas avec elle-même. Surtout pas...

Le filet de conscience qui la traverse, elle voudrait le tordre et le faire reculer jusqu'à hier, jusqu'aux limbes qui libèrent. Elle ignore si elle a jamais été acharnée, mais là, maintenant, elle ne possède en tout et pour tout que cette volonté : demeurer absente.

Dans le tumulte que cet homme a soulevé autour d'elle, elle s'accroche au frêle radeau qui est le sien, celui de l'indifférence. Elle s'y agrippe avec une détermination rageuse.

Elle s'endort, les mains crispées sur le drap de flanelle qui a bouloché à force d'être lavé.

* * *

« Maman ? »

Oh ! Mon dieu ! C'est pas vrai ! Quel mot terrible !

Elle ne veut pas entendre ça, elle ne veut pas le savoir. Est-ce que quelqu'un pourrait éloigner cette personne ? Ces mains qui se posent sur son front, qui font des allers-retours sur ses cheveux, ses joues, ses mains, est-ce qu'on ne pourrait pas les obliger à arrêter ?

« Maman, ils disent que tu es revenue, que tu es sortie du coma. M'entends-tu ? Maman, je suis tellement contente, tu peux pas savoir. J'ai tellement, tellement attendu que ça arrive, qu'on puisse se parler encore... »

Qu'est-ce qu'elle redoutait le plus d'entendre : « Maman »

ou « Mon amour » ? Elle se doutait que ça viendrait, que quelque chose du genre surviendrait, mais pas si vite. Pas en courant. Maman... voilà probablement le seul mot qui menotte. Elle ne sait pas qui lui parle, elle ne sait pas qui elle est, de qui elle est la fille, mais déjà, elle est condamnée au dévouement, à la responsabilité, à l'aliénation sous toutes ses formes les plus raffinées.

J'espère qu'elle est assez grande pour se débrouiller toute seule. De toute façon, jusqu'à maintenant, il y a bien quelqu'un qui s'en est occupé !

Quelle sensation désagréable : la fille s'agrippe à elle, la caresse en insistant tellement que sa peau brûle, picote. Il y a quelque chose de compulsif dans cette personne, comme si elle vivait un drame continu. Quelqu'un pourrait-il la calmer, la faire taire ou, mieux, la faire sortir ? Est-ce qu'elle est obligée d'endurer ça ? C'est ça, sa famille ? Cette furie qui se jette sur elle et la tient comme si elle lui appartenait ? Enfin, elle la lâche. Elle s'éloigne. « Excuse-moi ! »

Oui, certain : excuse-toi !

Un bruit étrange suit. Puis, les mains reprennent leur poste : une sur le front, une dans sa main. Le répit a été de courte durée.

« C'est de joie. Je pleure de joie. Je regrette tellement de pas avoir été là quand c'est arrivé, quand tu t'es réveillée. J'ai passé je sais pas combien de temps à côté de toi à guetter le plus petit signe. Mais non. Il fallait que ça arrive quand t'étais toute seule, sans personne à reconnaître... »

Et ça continue. Elle en a long à expliquer. Elle a l'air de se comprendre. Une personne bien volubile, sa fille. Si elle l'est vraiment... Parce que, finalement, elle doute beaucoup de la véracité de ces déclarations. Est-ce qu'elle ne devrait pas avoir un petit quelque chose, un élan, une ébauche de plaisir à identifier sa

propre enfant? Autant de perdu pour l'instinct maternel. À part un agacement qui prend le chemin de l'exaspération, elle ne sent rien. Rien du tout.

Peut-être... peut-être un léger étonnement de se percevoir si étrangère, si peu concernée. Elle n'a plus de corps, enfin rien qui lui donne une image nette d'elle-même, alors pourquoi pourrait-elle concevoir une extension de ce corps, un rejeton? Elle ne sent plus son ventre, pourquoi sentirait-elle quelqu'un qui en est sorti? Il y a longtemps, en plus. Toutes ces histoires sur le lien inaliénable, toutes ces théories qui se bousculent dans sa tête sous forme de haut commandement: c'est ta fille, tu dois le sentir et le savoir dans ta chair! *Bullshit!* Rien du tout.

Voilà quelqu'un qui ne m'est rien et pour qui je représente beaucoup, semble-t-il. Enfin, à l'en croire. À supposer qu'elle dise vrai.

Ce qu'elle découvre en n'écoutant plus les mots bousculés de sa supposée fille, c'est un magma de théories, une sorte de savoir indistinct qui encombre son esprit et l'empêche de formuler librement sa pensée. Elle ne sait plus qui elle est, à quel monde elle appartient et quelle famille dépend d'elle, mais elle sait qu'une mère doit aimer son enfant, le reconnaître entre mille et se soucier de ce qui lui arrive de façon prioritaire. Elle ne peut pas dire d'où elle tient cette masse d'informations, elle sait seulement que ce n'est pas son cas. Mère indigne, elle est une mère indigne qui n'a pas honte de l'être. La légèreté du constat lui fait ressentir un titillement de plaisir: sans honte, voilà probablement le plus formidable de l'affaire. Sans honte, donc sans vanité et sans orgueil.

Je suis sans honte, je peux bien avoir l'impression de flotter!
Ça donne des ailes, ça!

Cette fille, cette enfant qui lui dit « maman », elle ne lui est rien. Peu importe pourquoi ou comment elle en est arrivée là, c'est ça et c'est tout. Voilà d'où elle part. Si elle revient, comme ils disent tous, aussi bien savoir à quoi s'en tenir. Cette personne qui s'agite, s'explique et la triture sans arrêt, cette personne n'a ni prénom ni fonction pour elle. Elle est peut-être accessoirement sa fille, mais intimement, elle ne le sent pas. Et elle n'a aucune raison de ne pas faire confiance à ce qu'elle sent.

Ce qui lui arrive, c'est comme venir au monde une seconde fois. Libre de toute attache, de tout devoir, de toute forme de responsabilité. Plus libre qu'à la naissance, en fait. A-t-elle une maman, elle ? Quelqu'un qui attend tout d'elle, et dont elle attend beaucoup ? Maman, comme dit cette enfant de façon éperdue. Maman... Non, rien ne surgit. Ni visage ni sensation. Encore moins une émotion. Un vide délicat, cette fois, un vide artificiel, temporaire. Le mot garde quelque chose de vacillant... mais peut-être est-ce la façon dont cette fille, son enfant, l'utilise ?

Tiens, la voilà qui parle d'autre chose que d'elle-même. Sa voix est précipitée, gorgée d'inquiétude. C'est une voix qui force l'attention tout à coup. « Il va venir, c'est sûr, il a été tellement surpris de l'apprendre. On nous avait pas donné beaucoup d'espoir, tu sais. Et puis, il fallait vraiment qu'il se remette au travail. Tout dépend de lui, comme tu sais. Faut pas que tu t'inquiètes. Demain, en fin de journée, il me l'a promis. »

Donc, y a un papa qui va avec cette fille-là. Un papa qui promet à sa fille d'aller voir maman. Je ne pense pas qu'elle parle d'un mari ou d'un frère... Non, ça doit être le papa et, c'est fou, ça m'emballa pas du tout !

« Après-demain, au plus tard... »

Hou!... pressé, le chéri ! Y a l'air aussi content que moi de me voir revenir ! Je me demande si on vivait encore ensemble...

« Tu t'inquiètes pas, O.K. ? Essaye de pas t'en faire avec rien. Ça sert à rien de s'inquiéter. Faut prendre les choses une par une, au jour le jour. Essayer de pas s'en faire d'avance, de pas angoisser avec ce qui n'est pas arrivé... »

Mmm!... ça sent l'harmonie familiale à plein nez ! Double négation, ne pas t'en faire avec rien, oui ! Comment ne pas être heureuse d'être toute là pour savourer ma joie?...

Tiens, un silence. Enfin, un répit. Si elle pouvait cesser de me triturer, ce serait presque enfin supportable. Et ça recommence ! Qu'est-ce qu'il a bien pu lui faire pour la mettre dans un état pareil ? Si elle savait comme je m'en fous ! Je ne me souviens de rien, inutile de se désoler. Toute cette compassion inutile... Finalement, c'est elle qui est déçue et angoissée. Elle me prête généreusement ses sentiments.

Hé ! Mademoiselle ma fille, je m'en fiche ! De lui, de toi, de sa visite, de son travail et de toutes les bonnes intentions du monde entier. O.K. ? Maintenant, est-ce que ce serait possible de me lâcher ?

Elle a l'impression d'être un baklava laissé en pâture à un essaim de mouches. C'est si irritant qu'elle se prend à rêver au grand rien, qu'elle s'efforce d'y glisser subrepticement, sans que cette fille s'en aperçoive, sans même l'alerter. S'échapper, se concentrer sur le bruit constant, merveilleusement froid des appareils médicaux qui l'entourent et qui prennent vraiment soin de la tranquillité de son corps.

* * *

Elle connaît ces mains, cette manière.

Elle connaît ce silence respectueux.

Voilà la première chose de sa nouvelle vie qui trouve un

écho en elle : cette femme qui la lave sans précipitation et sans mollesse.

Cette femme qui la sèche, la tourne, frotte son dos. Elle ne commente aucun de ses gestes, ne ponctue pas chaque étape d'un « Bon ! Ça, c'est fait ! », comme la plupart des infirmières.

Elle ne dit pas « on » comme si elles étaient deux dans ce lit, dans cette situation.

Elle fait ce qu'elle-même ne peut pas faire et elle le fait posément, sans enrober chaque mouvement d'une sorte de sympathie affectée.

Elle est jeune. Elle n'exhale pas un parfum quelconque, même son déodorant est sans odeur. Quand elle respire près de son visage, un léger souffle de pomme flotte dans l'air.

Quand c'est elle qui fait sa toilette, le moment passe rapidement, sans heurt. C'est même la première sensation de plaisir de la journée pourtant avancée, elle le jurerait.

La main fraîche se pose sur son front, un instant, comme pour l'effleurer. Presque tout de suite après, une débarbouillette d'eau froide la remplace. La voix de l'infirmière est calme : « Il est cinq heures et demie du soir. Le docteur Therrien est retenu en salle d'opération pour une urgence. Il ne reviendra pas aujourd'hui. Vous pouvez vous reposer tranquille. »

En voilà une qui sait exactement comment la soulager.

La débarbouillette est retirée. L'odeur de pomme l'enveloppe pendant qu'elle chuchote :

« Nous savons que vous êtes là. Le reste, c'est à vous de juger. Prenez votre temps. »

Sa voix est un peu grave, texturée, rauque. Une voix pleine, sûre... fin trentaine, pas moins. Peut-être plus. Moins jeune qu'elle ne le croyait, finalement.

Étonnée, elle se rend compte qu'elle ne sait pas son âge. Elle a... une fille d'au moins vingt ans. Elle ne peut que l'estimer à partir de ces maigres indices, et encore... Elle a sûrement quarante ans, peut-être même cinquante. S'il faut qu'elle ait derrière

elle cinquante ans à retrouver bribe par bribe comme on fait un casse-tête de 10 000 pièces!

Dans le fond, qu'est-ce que ça peut faire de savoir précisément d'où elle vient et depuis combien de temps elle est là? Encrasser sa vie de réminiscences. Se créer des obligations envers des gens qui, surgis de nulle part, ne lui disent rien, comme cette fille angoissée qu'elle ne saura jamais apaiser? Pourquoi s'encombrerait-elle d'impasses qui l'ont fuie avec tant d'aisance?

Elle ne s'intéresse pas.

Elle n'a pas envie de savoir si elle est endommagée, si c'est irréversible ou pas, si elle a un avenir ou pas et d'où vient qu'elle en est là. Confusément, elle devine qu'elle apprendra tout ça bien assez vite et probablement de la bouche de ceux « qui lui veulent du bien », ces dangereux inconscients lâchés dans sa chambre et déterminés à faire partie de sa guérison.

L'infirmière s'éloigne, la chambre redevient un refuge fermé sur elle. Les bruits familiers près de sa tête, les bruits plus confus au loin, comme pour témoigner de la pérennité des choses, de la continuité du monde au-delà de son lit, au-delà de sa vie.

Elle voudrait bien retourner au néant.

Mais c'est impossible à faire volontairement.

Le seul néant accessible est le sommeil. Elle s'y laisse glisser voluptueusement.

* * *

« Y disent que t'es revenue. Que t'es pus coma. T'as l'air aussi morte qu'hier, mais si y le disent... T'es-tu là ou ben t'es pas là? L'as-tu vue, la lumière blanche? L'affaire qu'y disent qu'on voit quand qu'on passe de l'aut' bord... le tunnel pis la lumière. Les as-tu vus? Ça a de l'air que c'est ben *smooth*, pas de panique, rien. Peux-tu me dire si c'est ben ça, si c'est de même ça se passe? Yolande, crisse, si t'es là, tu pourrais p'tête me répondre? »

C'est qui, celui-là? Le père de la fille? Mon mari? Il me semble pourtant que c'est la nuit... à entendre parler la fille, il n'avait pas l'air pressé de passer. Et puis, comment il s'exprime? Je ne peux pas croire que je me suis associée à quelqu'un qui parle si mal. « T'as l'air aussi morte qu'hier... », donc, il était là hier. À mon chevet. Yolande. Est-ce que ça se pourrait que ce soit mon prénom? C'est assez ennuyant pour ça. Pas de quoi se forcer pour s'en souvenir.

« Moi, ça me dérange pas de te parler pis que tu me répondes pas. J'aime mieux ça, même. Mais si t'es là, t'es là. Tu pourrais le dire. Genre, comme pour faire que je serais quequ'un qu'on y répond. »

Misère! C'est pas surveillé, cet hôpital-là? N'importe qui peut entrer ici?

« Ouain, ça brasse pas mal de ce temps-là... Le vieux crisse qui était dans ma chambre est mort la nuitte passée. J'ai rien vu, crisse! J'dormais. Ça s'peut-tu? Je passe mon temps icitte à te tchéquer pour voir si tu meurs, pis c'est le bonhomme qui est à côté de moi qui passe. Y dormait, lui aussi. Ben... y dormait pis après, y a arrêté de respirer. Ça a pas paru, pas rien. Y dormait. Pis après, y dormait pus. Pas gros de différence. Toi? Tu te sens-tu revenue? Ou ben pas de différence? »

Le silence est si impeccable qu'il pourrait être parti, découragé par son manque de collaboration. Elle n'éprouve aucune inquiétude, cette présence saugrenue ne la menace pas du tout. Étrangement, la fille censée être sa fille l'irritait beaucoup plus. Cet homme, elle est certaine de ne pas le connaître, mais elle est aussi certaine qu'il est inoffensif.

« D'après moi, t'es t'encore coma. Y se sont fourrés. Crisse! Y peuvent même pas me dire si l'affaire de la lumière c'est vrai ou ben c'pas vrai! Quand y ont sorti le mort à matin, sais-tu c'que

j'ai faite? Je leu-z-ai demandé de te mettre dans ma chambre avec moi. On s'entend ben, toué deux? Tu fais pas de bruit, t'as presque jamais de visite, comme moi, pis t'as l'air morte sans l'être. Ça a pas marché. Y ont pas voulu. Pas à cause que t'es t'une femme, non, non, y regardent pus ça asteure, non, c't'à cause qu'y faut te tchéquer pis aussi à cause de ton gros crisse. Lui qui paye pour ta chambre. Est privée. Pas semi-privée. Ça veut dire qu'y paye pour toi. Savais-tu ça? Y vient pas souvent, mais y paye. Au début, y te lâchait pas. Yolande par-ci, Yoyo par-là... Y t'a même appelée ma Youmine, imagine! Y est *straight* en crisse, lui! J'sais pas si c'est à cause qu'on se parle depuis un bout de temps, mais me semble que t'es moins *straight* que ça. En té cas, y paye. Y a le bras cassé, mais c'est moins pire que toi, han? Fa que... c'est ça... chus tu-seul, j'attends le prochain client... C'est vraiment plate qu'on soye pas dans même chambre. J'dis ça... c'est comme si on le serait quand même: j'viens à chaque nuitte. C'est ton gros crisse qui serait pas content: y paye le privé, pis chus t'icitte tant que je veux. Bon, c'est sûr qu'au début j'parlais pas... je voulais te donner un *break*... pis l'air de rien, à force de venir, me sus comme dégêné. J'en ai pas l'air de même, mais chus gêné, moi. Je le sais que je parle pauvre pis c'est enrageant de se le faire dire. Toi, j'peux te donner ça, tu m'as jamais repris, tu m'as jamais dit: "On dit pas ça de même!" La crisse de paix! C'est ça qu'j'aime avec toi: t'es pas sus mon cas. J'sais pas si t'es sus le cas de quequ'un... Penses-tu que tu vas revenir comme avant? Avant qu'on se connaisse? C'est comment, pus être coma?»

Le pire, c'est qu'elle a envie de lui répondre. Ça doit venir de leur longue fréquentation. Elle suppose que quelqu'un ne vient pas s'asseoir comme ça près d'elle, toutes les nuits, sans que cela crée une sorte de lien. Il lui a peut-être refilé un peu de sa brutalité de langage. Depuis ce matin, depuis qu'elle a pris conscience du monde autour d'elle, elle est habitée d'une rage monumentale. Elle ne veut pas revenir. Elle ne veut pas reprendre sa vie. Elle voudrait se retourner et s'endormir à jamais, comme

REVENIR DE LOIN

ce compagnon de chambre qu'elle estime chanceux. Elle ne veut pas de fille, pas de mari, pas de neurologue et pas de vie. Elle n'était plus là et ça lui convenait. Elle ne veut pas qu'on lui distribue d'autres cartes. La partie est finie en ce qui la concerne. Et s'ils veulent la faire jouer de force, elle va leur donner du fil à retordre. Elle ne sait pas quel âge elle a et quelle était la vie qu'elle menait, mais vraiment, elle ne possède plus un gramme de curiosité ou d'envie. Ça ne l'intéresse pas : ni de savoir qui elle était ni de poursuivre une vie qui ne vaut plus rien à ses yeux.

Un doigt dur et ferme se pose entre ses sourcils.

« Depuis quand tu fais ça ? T'as un gros pli, ça te donne l'air pas contente. C'est ça que ça te fait, pus être coma ? »

S'il faut que quelqu'un l'entende même quand elle ne parle pas...

Table des matières

Chapitre un • Ouvrir les yeux	13
Chapitre deux • Se mouvoir	137
Chapitre trois • S'émouvoir	249
Chapitre quatre • Savoir	307
Chapitre cinq • Voir	399
Chapitre six • Dire	495
Chapitre sept • Vivre	541

CRÉDITS ET REMERCIEMENTS

Les Éditions du Boréal reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) pour ses activités d'édition et remercient le Conseil des Arts du Canada pour son soutien financier.

Les Éditions du Boréal sont inscrites au programme d'aide aux entreprises du livre et de l'édition spécialisée de la SODEC et bénéficient du programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du gouvernement du Québec.

Conception graphique de la couverture : Louise Laberge

Photo de la couverture : © Marie Laberge

Ce livre a été imprimé sur du papier 100 % postconsommation,
traité sans chlore, certifié ÉcoLogo
et fabriqué dans une usine fonctionnant au biogaz.



MISE EN PAGES ET TYPOGRAPHIE :
CHRISTIAN CAMPANA

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN OCTOBRE 2010
SUR LES PRESSES DE TRANSCONTINENTAL GAGNÉ
À LOUISEVILLE (QUÉBEC).

Revenir de loin

Après dix-huit jours passés dans le coma, une femme se réveille. Son esprit, sa capacité de penser en formules percutantes semblent intacts, mais elle n'émet aucun son et refuse d'ouvrir les yeux. Les médecins, le personnel lui répètent qu'elle est tirée d'affaire, mais sa mémoire n'est plus qu'une page blanche. Une jeune femme à son chevet se prétend sa fille, un homme vient lui parler comme si elle était son épouse alors que toutes les forces vives en elle lui hurlent que c'est impossible. Il n'y a que ce jeune voyou qui soliloque près d'elle à longueur de nuit avec qui elle ressent une inquiétante complicité.

Elle n'a plus de passé et n'est pas pressée de retrouver celui qui était le sien, le soupçonnant truffé de déceptions et d'erreurs. Les premières parcelles que sa mémoire lui rend sont des extraits de poèmes qu'elle reconnaît aisément sans pour autant décoder le moindre lien avec son passé. Par contre, elle sait exactement ce que sa vie doit être désormais. Ce qu'elle est prête à donner, ce qu'elle est prête à recevoir.

Dixième roman de Marie Laberge, paraissant exactement vingt et un ans après *Juillet*, *Revenir de loin* marque un jalon dans sa production romanesque. Elle y reprend tous les grands thèmes qui parcouraient ses œuvres précédentes, mais en les portant plus loin qu'elle ne l'a jamais fait. L'exigence amoureuse, l'importance de la vie des sens, les relations mère-fille, le deuil, le rôle rédempteur de l'art, la recherche sans compromis de la vérité, tous ces motifs se retrouvent ici exaltés dans un des textes les plus émouvants qu'elle nous ait donnés.

Comme toutes les œuvres de Marie Laberge, mais à un degré supérieur, peut-être, *Revenir de loin* est un hymne à la vie pleinement choisie, pleinement vécue et pleinement assumée.



© Michel Cloutier

Marie Laberge est dramaturge et romancière. En trente-cinq ans de carrière, elle s'est gagnée un vaste auditoire aussi bien au Québec qu'en France.

29,95 \$



Extrait de la publication

ISBN 978-2-7646-2071-7